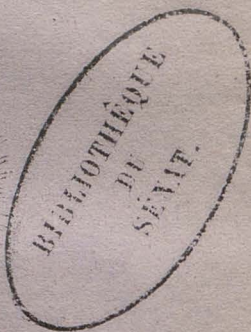


Cote 510

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

ARLEQUIN IMPRIMEUR,

O U

POURQUOI ÉCOUTAIT-IL?

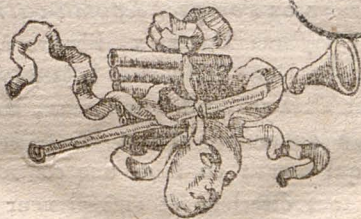
COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

*Représentée, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de la CITÉ VARIÉTÉS,
l'octodi 28 Prairial, l'an deuxième de la
République Française, une et indivisible.*

Paroles du Cit. L..., Accompagnemens du C. DESAYES.

Prix, 1 liv. 10 sols.



A PARIS,

Chez la Citoyenne Toubon, sous les galeries du
Théâtre de la République, à côté du passage vitré.

1794.

PERSONNAGES. ACTEURS.

CASSANDRE, Imprimeur.	Le Citoyen DUFORÊT.
COLOMBINE, Fille de Cassandre.	{ La Cit. CLÉRICOURT ou La Citoyenne CAZAL.
ARLEQUIN, Ouvrier chez Cassandre.	Le Citoyen FRÉDÉRIK.
GILLES, Libraire.	Le Citoyen DUBREUIL.
MARINE, servant chez Cassandre.	La Citoy. MAUTOUCHET.

La Scène est chez Cassandre.

Le Théâtre représente deux chambres contiguës ; l'une est l'appartement de Cassandre ; l'autre, l'Imprimerie ; on y voit une presse, des casses.

Je soussigné, Auteur et propriétaire d'une Comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, intitulée : *Arlequin Imprimeur, ou Pourquoi écoutait-t-il?* reconnais céder à la Citoyenne TOUBON, libraire à Paris, le droit de faire imprimer, débiter et laisser jouer, seulement sur les Théâtres des Départemens, ladite Pièce ; l'autorisant à poursuivre devant les tribunaux tout imprimeur qui oserait en faire une contrefaçon, de même que tout directeur et entrepreneur de spectacles, qui, au mépris des loix sur la propriété des auteurs, la ferait représenter sans son consentement formel et par écrit.

A Paris, ce 11 Thermidor, l'an 2 de la République,
une et indivisible.

L * * *



ARLEQUIN IMPRIMEUR,

OU

POURQUOI ÉCOUTAIT-IL ?

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

*Cassandre est dans sa chambre, lisant un journal
devant une table. Arlequin est dans l'autre pièce,
occupé à mettre tout en ordre.*

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

LA feuille est bien, très-bien!... Pas une faute!...
Je suis content, mon ami, fort content.

ARLEQUIN *allant à lui, et l'embrassant.*

Quel plaisir vous me faites! J'ai toujours si peur de
ne point réussir! Aujourd'hui sur-tout! car il faut
l'avouer...

A 2

AIR : *C'est téméraire. La Monaco.*

C'est téméraire,
C'est imprudent
D'oser plus que l'on ne peut faire.
Mais comme un père,
En ce moment,
Pour moi vous êtes indulgent.

Dans cette carrière nouvelle,
Je ne débute qu'en tremblant.

CASSANDRE.

Je te connais beaucoup de zèle.

ARLEQUIN.

Le zèle n'est pas le talent.

Quand pour vous plaire,
Toujours ardent,
Je fais tout ce que je puis faire ;
Vous, comme un père,
En ce moment,
Ne cessez pas d'être indulgent.

Le métier n'est pas facile, et, sans vos avis... (*A part.*) Sans l'envie de plaire à ma petite Colombine...

CASSANDRE.

Arlequin, c'est une belle chose que l'imprimerie !
mais combien on en abuse, combien on lui fait tort !

AIR : *Je suis né natif de Férare.*

Quand on lit un mauvais ouvrage
Où le bon-sens à chaque page
Impunément est outragé,
Contre notre art quel préjugé !
Mais brûlant de patriotisme,
S'il prêche les mœurs, le civisme,
En le lisant, chacun dira :
Oh ! le bel art que celui-là !

(bis.)

(bis.)

Mon garçon, tu es patriote : bientôt tu travailleras à ton compte ; sois toujours digne de ton état ; que tes presses, inaccessibles au mensonge, soient employées à propager la vérité ; rejette les productions coupables que personne n'ose avouer. L'auteur d'un ouvrage licencieux ou contre-révolutionnaire a composé un poison funeste : il mérite d'être puni ; mais l'imprimeur qui le multiplie et le dissémine, te paraît-il moins criminel ?

ARLEQUIN.

Non, non ; tous deux le sont également.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

L'un invente une arme cruelle

Contre la patrie ou les mœurs ;

L'autre centuplant son modèle,

Etend ses effets destructeurs.

Ah ! périssent tout homme impie

Qui, profanant un droit sacré,

Fait servir l'art ou le génie

A détruire la liberté.

CASSANDRE.

Bien cela. Continue, et tu ne feras pas honte à notre patron.

ARLEQUIN.

Comment dites-vous, Citoyen ? En aurait-on encore ?

CASSANDRE.

Oui ; mais d'une autre espèce.

AIR : *Pourriez-vous bien douter encore ?*

Nous avons pris, suivant l'usage,

Un saint inconnu pour patron :

Désormais nous aurons un sage

Dont l'univers chérit le nom.

Et ce sage fut garçon imprimeur ?

Des tyrans bravant la colère,
 Il brisa leur sceptre d'airain,
 Au ciel il ravit le tonnerre;
 A ces traits, connais-tu Franklin ?

ARLEQUIN.

A ces traits , je connais Franklin.

Ce patron-là vous fera honneur... (*A part , regardant à la porte*). Colombine ne vient pas... L'entretien de son père est fort agréable ; mais le sien ! oh ! le sien , comme il est doux ! Elle ne viendra pas ! C'est que je ne l'ai pas vue d'aujourd'hui... et voici bientôt neuf heures... Il est vrai que , pour les femmes , le jour ne commence pas si-tôt que pour nous.

SCÈNE II.

CASSANDRE , ARLEQUIN , COLOMBINE.

(*Dans cette Scène , Arlequin et Colombine restent toujours dans la première chambre.*)

COLOMBINE bas à Arlequin.

Mon père...

ARLEQUIN.

Chut... il est-là... Ma bonne amie... j'étais presque fâché...

COLOMBINE.

Comment !

ARLEQUIN.

Je t'attendais , je t'appelais... Mais te voilà , oui , te voilà ; je ne suis plus que bien aise.

CASSANDRE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Citoyen Cassandre ?

CASSANDRE.

Dès demain, il faut imprimer mon ouvrage, celui que j'ai fait moi-même sur le vrai mérite des femmes; je veux que bientôt il paraisse. Vanité peut-être; mais un père est toujours père. Tu connais ce cher enfant, je l'ai remis entre tes mains.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Premier Couplet.

ARLEQUIN *tenant Colombine.*

Oni, je tiens en ce moment

Ce précieux ouvrage.

CASSANDRE.

Tu l'as parcouru lestement.

ARLEQUIN. (*Il la caresse*).

J'insiste davantage.

Combien de beautés j'aperçois,

Et que mon œil dévore !

CASSANDRE.

Poursuis; car le reste, je crois,

Te plaira mieux encore.

Deuxième Couplet.

ARLEQUIN.

Il faut sur cet endroit charmant (*Il veut l'embrasser, elle*

Que je colle ma bouche.

refuse).

CASSANDRE.

Ce garçon a du goût vraiment !

Mon ouvrage le touche.

(8)

ARLEQUIN.

Oui, de lui je suis amoureux.

CASSANDRE.

On n'est pas plus aimable.

ARLEQUIN.

Et je me croirais trop heureux

D'en produire un semblable.

CASSANDRE.

Et qui sait ? Avec de l'esprit, du travail... J'ai bien fait celui-là... Croirais-tu cependant qu'on me le conteste ?

ARLEQUIN.

En vérité !

CASSANDRE.

Des jaloux disent qu'il n'est pas de moi... qu'on m'a aidé...

ARLEQUIN.

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde,*

Laissez murmurer l'envie.

Que vous font ses sots discours ?

Aux connaisseurs, je parie,

L'ouvrage plaira toujours.

CASSANDRE.

J'aurais voulu y changer quelque chose.

ARLEQUIN.

Y changer ?

Ce desir est téméraire ;

Abjurez ce vain projet.

Pourquoi donc vouloir mieux faire ?

Il est si bien comme il est !

CASSANDRE.

Tu as raison ; le mieux est l'ennemi du bien. (*Il se*

lève ; Colombine passe dans la chambre de son père ;
Ah ! te voilà , ma fille ? viens m'embrasser... Plus je
la regarde , plus je trouve que c'est mon portrait. (*Il*
prend son chapeau et sa canne).

COLOMBINE.

Vous sortez , mon père ?

CASSANDRE.

J'ai ma provision de papier à faire... Arlequin , tu
m'accompagneras ; il faut que je t'apprenne à t'y
connaître.

ARLEQUIN.

Potero !... Citoyen Cassandre , si vous me laissez
finir...

CASSANDRE *à la porte*.

Tu reprendras où tu as cessé.

AIR : *Des jeunes-gens voilà bien le langage*

Viens...

ARLEQUIN.

Un moment : j'oubliais quelque chose.

Un baiser !

COLOMBINE.

Non.

CASSANDRE.

Hâte-toi , mon ami.

ARLEQUIN.

Cruelle ! ainsi

Faut-il toujours que la pudeur s'oppose ?...

CASSANDRE.

Eh bien , l'as-tu ?

ARLEQUIN. (*Il l'embrasse*).

Je le tiens... Me voici.

SCÈNE III.

COLOMBINE seule.

LE bon garçon, que cet Arlequin ! Sans prétention,
sans humeur : point joli ; mais qu'importe ?

AIR : *De grace , épargnez-moi le reste.*

Premier Couplet.

Je vois d'aimables jeunes-gens
Dont je n'aime pas la tournure :
Ils ont esprit , grâces , talens ;
Mais l'art gâte en eux la nature.
Je préfère simplicité,
Douce candeur , et ton modeste ,
Bon cœur sur tout ; car la bonté
Vaut cent fois mieux que la beauté :
L'une fuit , — l'autre toujours reste. (bis).

Deuxième Couplet.

Mon Arlequin est laid, dit-on :
A mes yeux il semble adorable.
Pourquoi ? c'est qu'il a le cœur bon,
Et que moi je suis raisonnable.
Femme qui cherche l'agrément ,
Fait trop souvent un choix funeste :
Le visage le plus charmant
Peut s'enlaidir en un moment ;
Mais un bon cœur toujours nous reste. (bis).

SCÈNE IV.

COLOMBINE, MARINE *un panier au bras.*

COLOMBINE.

Quoi ! ma bonne , tu n'es pas encore partie ?

MARINE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! il n'y a pas de tems de perdu. Est-ce ma faute à moi , si la voisine est venue dans ma cuisine , si elle m'a conté comme quoi elle était bien chagrine , par la raison que son brave homme vient d'être tué sur les frontières ; comme quoi sa perte la rend bien misérable , avec un enfant sur les bras. N'a-t-il pas fallu que je la console , c'te chère Citoyenne , que je lui dise que la nation a soin des veuves de ceux-là qui meurent pour la défendre , que j'en parlerions au Citoyen vot' père , pour qu'il en parle à son Comité ? Tout cela ne se fait pas en un instant. On n'est pas curieuse , mais on a besoin de tous les détails ; et puis , faut être de bonne-foi , c'est une honnête et digne femme que c'te voisine... mais elle ne finit pas quand elle vous conte quelque chose.

COLOMBINE.

Tu ne lui ressembles pas , toi , ma bonne.

MARINE.

Vous le savez bien. Il y a pourtant certaines occasions... Ah ! du tems de notre joli club , par exemple ; quand nous n'étions que des femmes.

COLOMBINE.

Tu le regrettes ?

M A R I N E.

Quel plaisir !

Air : Je nous brouillons avec Primidi.

On y parlait, raisonnait, discutait
Sujets profonds : rien de vain, de frivole.

La Tribune jamais ne se vidait ;
Quelquefois même le calme régnait.
De bien parler c'était la bonne école ;
Mais pour son tour long-tems on attendait,
C'est une chos' si bell' que la parole,
Que qu'il'avait, à regret la cédait.

On y parlait, etc.

C O L O M B I N E.

C'est bien dommage qu'un décret...

M A R I N E.

Ne m'en parlez pas. On a prétendu que nous ferions
plus de bien dans nos ménages... Vains prétextes ! L'en-
vie, la jalousie des hommes!... Nous leur faisons
ombrage... aussi...

Air : Que lui manque-t-il ? la parole.

Quell' sagesse dans nos débats !
Dans nos discours quelle abondance !
Un club de femmes, n'en doutez pas,
Aurait fait honneur à la France.
Mais l's hommes s'arment contre nous,
Et notre succès les désole.
Pour mieux signaler leur courroux,
Ces ennemis fiers et jaloux,
Ils nous ont ôté (bis) la parole.

(bis).

Sentez-vous bien cet outrage ? Non, vous ne le sen-
tez pas... Il faut avoir été comme moi, pour en sentir
toute la force. Chère Citoyenne ! mes larmes coulent

encore à ce souvenir... Au moment où notre club fut détruit, j'avais la majorité pour la présidence.

COLOMBINE.

Cette pauvre Marine ! Au moins, si l'on eût attendu quelques jours.

MARINE.

C'est ce que je disais... Quant à vous, Citoyenne, vous dépendez d'un père, vous n'êtes pas libre ; mais une fois mariée...

COLOMBINE.

Une fois mariée...

Air de la Piété filiale.

Premier Couplet.

Je ne veux point d'autres plaisirs
Que les doux soins de mon ménage.
Dans sa maison, femme prudente et sage
Sait avec fruit occuper ses loisirs.

Si la piété filiale

Seule a suffi pour mon bonheur,
En trouverai-je un moins pur, moins flatteur
Dans la tendresse conjugale ?

Je n'aurai qu'un desir, c'est que mon époux se distingue.

Deuxième Couplet.

De ses vertus, de ses talens
Combien mon âme sera fière !
En son absence, heureuse et tendre mère,
A l'imiter j'instruirai mes enfans.
Dans mon petit club, sans rivale,
Peut-être je brillerai moins ;
Mais c'est assez pour payer tous mes soins,
De la piété filiale.

M A R I N E.

Oui, vous avez raison, et si je me marie jamais, c'est dit, je me corrigerai.

C O L O M B I N E.

Pour commencer la réforme, corrige-toi aussi du défaut de vouloir connaître toutes les nouvelles... Tu vas au marché; il est à deux cents pas, et tu ne reviendras pas de deux heures.

M A R I N E.

C'est fini... Votre leçon ne sera pas inutile.

C O L O M B I N E.

Je t'attends à la preuve.

M A R I N E.

Dès aujourd'hui. (*Gilles écoute à la porte*).

S C È N E V.

COLOMBINE, MARINE, GILLES.

MARINE le surprenant et l'attirant sur la Scène.

E H mais, ne vous gênez pas.

G I L L E S.

Quoi! Marine, tu croirais?...

M A R I N E.

Non, mais j' dis... Il n'était pas là... T'nez, Citoyen Gilles, vous avez un vilain défaut qui vous attirera quelques mauvais tours... Ah! si je n'étais pas si pressée!... Mais le tems passe, et notre dîner...

(*A Colombine*). Je vous tiendrai parole. (*Elle sort*).

SCÈNE VI.

COLOMBINE, GILLES.

COLOMBINE.

Excusez, Citoyen Gilles... Ma bonne est d'une franchise...

GILLES.

Bah ! moi, je suis au-dessus de ça... Faut ben que les femmes parlent, et si on s'inquiétait de toutes les... de toutes les choses qu'elles disent, ça serait à n'en plus finir... Nous autres hommes, nous d'avons avoir d' l'indulgence... Et puis l' sexe, quand il vous ressemble, a tant de droits à s' faire tout pardonner !

COLOMBINE.

Comment donc, Citoyen, vous êtes galant !

GILLES.

C'est mon fort, et sans que ça paraisse... Au reste, Citoyenne, avec qui sera-t-on honnête, si on ne l'est pas avec celle qu'on va épouser ? Vous ne vous doutiez pas de ce bonheur-là... Oui, Citoyenne, je vous épouse. Mes petits soins, mes visites vous ont plu... Vos yeux m'ont dit que vous m'aimiez, moi je l'ai dit au citoyen Cassandre. Il l'a cru sur ma parole, m'a fait un bon dédit de mille écus que j'ai dans ma poche, et nous voilà arrangés... C'est que vos attraits...

AIR : *Allons , gai , mon Officier ,*

Chaque jour , j'en fais l'aveu ,
Vous m' semblez plus jolie.

COLOMBINE.

Chaque jour , j'en fais l'aveu ,
Vous me le semblez peu.

GILLES.

Le bonheur de ma vie
Est de voir tant d'appas.

COLOMBINE.

Moi , ma plus douce envie
Est de ne vous voir pas.

GILLES.

Ah ! mon Dieu ! dans cet aveu ,
Vous n'êtes point polie ;
Mais j' sais bien qu' ça n'est qu'un jeu ;
Et qu' vous m'aimez un peu.

Pour ne pas dire beaucoup.

AIR : *Ah ! comme il ment !*

COLOMBINE.

Moi vous aimer ! non , je vous jure ,
Mais ici mon cœur vous assure
D'un sentiment bien différent.

GILLES.

Votre cœur ment , votre cœur ment , votre cœur ment ,
Jurez-moi plutôt que votre âme
Partagera ma vive flamme.

COLOMBINE.

Je ne fais pas de faux serment.

(bis).
GILLE.

(17)

GILLES.

Qu'importe ? vous m'épouserez.

COLOMBINE.

Nous verrons.

GILLES.

Le dédit !

COLOMBINE.

Je proteste contre.

GILLES.

Le papa aime ses assignats !

COLOMBINE.

Il aime encore plus sa fille.

GILLES.

Air des deux Hermites.

Ah ! combien je plains votre erreur !

Vous me regretterez, je gage.

Colombine, soyez plus sage ;

Vous refusez votre bonheur.

J'ai P talent, ma chère,

D' m'enrichir promptement.

COLOMBINE.

Au lieu de ce talent,

Ayez, pour un moment,

L'art de plaire.

SCÈNE VII.

COLOMBINE, GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entrant.*

L'ART de plaire!

GILLES.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Gilles?

GILLES.

Je ne vous aime pas.

ARLEQUIN.

C'est une faveur de votre part.

GILLES.

Votre couleur me déplaît.

ARLEQUIN.

Vous seul faites tort à la vôtre.

GILLES.

Ei, le vilain noir!

ARLEQUIN.

AIR : *Oui, noir.*

Oui, noir; mais pas si diable,

Le dis de bonne-foi.

Si j'ai couleur semblable,

Est-ce ma faute à moi?

Est-ce (*bis.*) ma faute à moi?

Lorsque l'on pense bien,
La couleur ne fait rien;
Sur un joli visage
Bon cœur a l'avantage;
Malgré son teint, je gage,
Arlequin simple et doux,
Choux, choux,
Vaut un blanc (*bis.*) tel que vous,
Vaut un blanc tel que vous.

GILLES.

Oh ! j' dis quoique ça , du blanc au noir , on sait
faire la différence...

ARLEQUIN.

A-t-on raison ? Sans doute l'ivoire est une jolie chose ;
mais l'ébène n'est pas sans prix... Ecoutez, Gilles.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Afficheur.*

Les bijoux les plus séduisants
Trompent souvent par l'apparence ;
Au-dehors polis, éclatans,
Au-dedans quelle différence !
Hélas ! pourquoi ne peut-on voir
Vers quel sentiment chacun penche ?
On trouverait plus d'un cœur noir
Sous une peau très-blanche.

GILLES.

La Citoyenne ne pense pas ainsi, j'en suis certain ?

COLOMBINE.

AIR : *Jeunes amans , cueillez des fleurs.*

Vous dire ici mon sentiment
Est bien facile, je vous jure ;
Il ne me faut en ce moment
Que suivre mon cœur... La nature

De ce noir qui vous fait honteur,
N'est-elle pas aussi la mère ?
Que fait son pays , sa couleur ?
Dès qu'il est homme , il est mon frère.

GILLES.

Comment ! c'est de la philosophie... Ah bien , moi ,
je ne suis pas philosophe , je vous en avertis. C' n'est
pas que si je voulais , je ne le serais pas comme
un autre... Rousseau , Voltaire , j'ai tout ça dans
ma boutique.

COLOMBINE.

Et vous les lisez ?...

GILLES.

Moi ! non. Je les donne à lire , ou je les vends ; ça
m'est égal. D'après le débit , je juge de leur mérite ;
et il faut qu'ils en aient... car ça va... Mais revenons
au plus essentiel , à notre mariage...

ARLEQUIN.

Ohimé ! qu'est ceci ? Je frissonne.

GILLES.

Ce n'est pas que je sois pressé ; mais le plutôt sera
le meilleur... N'est-ce pas , Beau-père ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CASSANDRE.

(*Arlequin est à son ouvrage.*)

CASSANDRE.

COMMENT ! petit fripon , vous profitez de mon absence , pour venir en conter à ma fille ?

GILLES.

Jusqu'à présent , cela ne m'a pas trop réussi... Voire fille est aveugle , Citoyen , et malgré notre dédit... elle ne veut pas m'épouser.

ARLEQUIN.

Sanguoi démi ! si je te tenais quelque part , je te mettrais volontiers dans le cas de n'épouser personne.

COLOMBINE.

Quoi ! mon père , il est donc vrai ?...

CASSANDRE.

Oui , mon enfant... Je suis imprimeur , je te marie à un libraire... Pourrais-je mieux choisir ?

AIR : *Riches de la terre.* (*de La belle Esclave.*)

Par ce mariage ,
Si j'en crois mon cœur ,
Père tendre et sage ,
J'assure ton bonheur.

Gentille marchande
 Ornant un comptoir,
 Bien vite achalande :
 Chacun vient pour la voir.
 Simple politesse,
 Coup-d'œil engageant
 Séduit, intéresse
 Le plus indifférent.
 Légère jeunesse,
 Vieillards curieux,
 Accourent sans cesse,
 Et lui disent des yeux :
 Marchande discrète,
 Voulez-vous savoir
 Ce qu'ici j'achète ?
 Le plaisir de vous voir,
 De plus d'un ouvrage
 Faible et mal écrit,
 Un joli visage
 Assure le débit.
 Quoi qu'elle lui vende,
 Souvent l'acheteur
 Songe à la marchande
 Beaucoup plus qu'à l'auteur.

Une jolie femme dans une boutique, c'est un trésor.

GILLES.

Et de ce trésor, j'en ai besoin, beau-père. Depuis
 peu, on a bien nui au commerce.

AIR : *Cœurs sensibles.*

J'avais rempli ma boutique
 De maint livre édifiant;
 Mainte dévote pratique
 Chez moi portait son argent.

Aujourd'hui, Citoyen...

Bréviaire, sermon, cantique
Rest'raient dans mon magasin,
Sans l'épicier mon voisin.

(bis.)

CASSANDRE.

Et c'est-là ce qui vous désole.

Deuxième Couplet.

Au lieu de ces vains ouvrages,
Offrez-nous ces bons auteurs
Dont les principes plus sages
Ont dissipé nos erreurs,

Jean-Jacques, par exemple,

Dignes de tous nos hommages,
Ses écrits sont désormais
Le bréviaire des Français.

(bis.)

GILLES.

Oui ; mais vous verrez qu'avec tout cela, on fera
moins vite fortune.

ARLEQUIN.

Faut-il être si intéressé ?

GILLES.

Parce que vous n'avez rien, vous faites-là vot' quen-
qu' chose... Mais si vous pouviez...

ARLEQUIN.

Air : Toujours joyeux.

Qui, moi ! désirer beaucoup d'or !
Qu'importe aujourd'hui l'opulence ?
Probité, travail et constance,
Voilà le plus riche trésor.

La pauvreté suit la paresse,
Et moi, je hais l'oisiveté;
Liberté vaut mieux que richesse,
Et nous avons la liberté.

(bis).

GILLES.

La liberté! c'est une bien belle chose... Je l'aime
aussi beaucoup, la liberté; mais un peu d'argent ne
gâte rien.

CASSANDRE.

Fi! de l'avarice!... Vous n'êtes point patriote.

GILLES.

Mon Dieu! je le suis tout comme un autre; mais ne
parlons point de cela... Dîne-t-on chez vous, ou ne
dîne-t-on pas? Il est trois heures, et j' dis, beau-père...
Sans reproche, on ne se presse guères de servir.

CASSANDRE.

Il a raison... Marine? Marine? Elle n'entend pas...
Marine?

COLOMBINE.

Mon père... elle est sortie...

GILLES.

Et n'est pas rentrée, je gage... Depuis ce matin...
Et moi qui meurs de faim!... Citoyen Cassandre, dé-
faites-vous de cette fille-là, défaites-vous-en, je vous
en supplie... Une bavarde, une négligente qui me
manque quelquefois!... Eh bien, (à Marine qui
accourt). Arriverez-vous aujourd'hui?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARINE.

(*Arlequin est toujours occupé de son ouvrage... Il est triste. Colombine tâche un instant de le consoler.*).

MARINE.

ME voilà ! me voilà !... Est-il donc si tard ?

GILLES.

Comment ! si tard ! trois heures sonnées.

MARINE.

(*A part à Colombine*). C'est la dernière fois. (*Haut*). Mais la belle chose que cela faisait ! Les drapeaux, la musique, de gros sapeurs, la hache sur l'épaule !... Et le salpêtre sous cent formes différentes ! et les cris de joie !... J'ai vu tout cela... Je les ai suivies jusques à la Convention, toutes les Sections de Paris... J'avais mis mon panier chez ma cousine... et mêlée dans la foule, je suis entrée là où le Président a fait un discours à vous faire plaisir ; pas à vous, Citoyen Gilles, qui n'êtes pas patriote ; et les honneurs de la séance. Oh ! la belle chose, la belle chose ! Cependant, comme il n'y a pas de plaisir sans peine, quand je suis arrivée au marché, il n'y avait presque plus rien... Mais c'est égal (*).

(*) Au lieu de cette tirade, on substitue aisément le récit des faits les plus récents, des victoires, etc.

GILLES.

Comment ! égal ?

AIR : *Veillons au salut de l'Empire.*

Cédant au desir qui vous presse ,
Fallait-il voler sur leurs pas ?

COLOMBINE.

Tu sais bien remplir ta promesse...

GILLES, CASSANDRE.

Ainsi, nous ne dînerons pas ?

MARINE.

Pardonnez,

Excusez,

J'ai cru faire preuve de zèle ;
J'ai voulu tout savoir, afin de vous le raconter.
J'ai dit : une bonne nouvelle
Leur vaudra mieux qu'un bon dîner.

GILLES.

Vous avez mal cru.

CASSANDRE.

Non pas... Son récit m'a mis la joie au cœur, et
je ne lui en veux plus...

GILLES.

Allons, vous voilà enthousiasmé, vous la recompensez même. On fait du salpêtre, c'est très-bien...
Mais cela ne doit pas empêcher de dîner... Moi qui
suis Republicain....

MARINE.

Tu oses prendre ce nom-là !... Toi, Gilles, Republicain ! Où sont tes preuves ?

GILLES tirant son porte-feuille.

N'ai-je point là ma carte, mes billets de garde ;
ma quittance de contribution patriotique, et deux
bonnets rouges que j'ai déjà usés?... Non, j' dis, ce
n' sont pas là des preuves ?

MARINE.

AIR : *Vaudeville des Montagnards.*

Peut-on connaître le civisme
D'après la couleur des bonnets ?
Je juge du patriotisme
Non sur l'habit, mais sur les faits.
Pour faire l' bien, jamais tu n' bonges ;
Dans l' péril, tu t' tiens à l'écart ;
Quand tu prendrais cent bonnets rouges,
Tu ne s'rais jamais Montagnard.

GILLES.

Avez-vous fini, Marine ?

AIR : *Me voici gaillard et dispos.*

C'est un' bell' chose qu'un récit !
Le vôtre est, sans doute, agréable ;
Mais pressé par mon appétit,
J'euss' mieux aimé l'entendre à table.

Ici Colombine instruit Marine du dédit, des pré-
tentions de Gilles. Jeu muet).

Bean-père, venez de ce pas,
Et vous verrez comment je traite :
Puisqu'ici l'on ne dine pas,
Allons dîner à la buvette.

(*A Arlequin*). Le Citoyen nous fera-t-il le plaisir?...

ARLEQUIN brusquement.

Non.

(28)

GILLES *d part.*

Arlequin veut rester, lui que j'ai connue gourmand!..
Il a quelque dessein.

MARINE.

Mais partez donc.

GILLES.

Taisez-vous, bavarde. Sans votre sottie curiosité...
Mais ça ne durera pas, je vous en avertis, ça ne durera pas.

SCÈNE X.

COLOMBINE, ARLEQUIN, MARINE.

MARINE.

EH quoi! vous voilà consternés? Et, vive la République! Faut-il perdre courage pour si peu de chose?
Gilles n'est qu'une bête, ou je ne m'y connais pas.
Je lui ferai voir...

AIR : *La Sagesse est un trésor.*

Mes enfans, comptez sur moi;

Ce n'est qu'un léger nuage.

Gilles saura, sur ma foi,

Si je punis un outrage.

M'accuser de bavardage,

Moi, si discrète et si sage!

Mes enfans, comptez sur moi;

Je punirai cet outrage;

Je fais votre mariage,

Et je venge vous et moi.

Deuxième Couplet.

Un Gilles ici viendra ,
 Et tout haut m'insultera !...
 Oh ! c'est un Aristocrate
 Que Marine punira.
 Cet homme-là , je m'en flatte ,
 Jamais n' vous épousera ;
 Et la femme qu'il prendra ,
 Si j' présag' bien , le fera...

(*Se frappant le front.*)

Là...

Mes enfans , comptez sur moi ;
 Ce n'est qu'un léger , etc.

Je le tromperai , fiez-vous-en à moi. Je suis vindicative comme une ci-devant dévote... C'est tout dire.

COLOMBINE.

Tiens , mon ami , je connais aussi mon père... Je lui avouerai que je t'aime , que je hais ce vilain Gilles qu'il se repent d'avoir choisi ; et dût-il sacrifier les mille écus...

MARINE.

Mort de ma vie ! que je cesse d'être patriote , s'il empoche seulement un petit *corset*... Le tems n'est plus où l'on mariait une fille , comme on faisait une religieuse , sans consulter son inclination. Résistance à l'oppression ! j'ai lu ça dans les Droits de l'Homme , et nous avons part , comme lui , à ces droits-là.

COLOMBINE.

Pour te rassurer davantage , voici le portrait que tu m'as plusieurs fois demandé... Prends , Arlequin... il te rappellera que je t'aime... que je ne puis aimer que toi.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

C'est l'image de ton amie.

ARLEQUIN.

O doux présent !... Mais un rival !
Qu'est-ce pour moi que la copie,
Si l'on m'ôte l'original ?

COLOMBINE.

Ne crains rien : Gille en vain espère
Mon cœur, ma main et mes amours.

ARLEQUIN.

Mais ton père a promis.

MARINE.

Fille ne remplit pas toujours
Les promesses que fait son père.

Allons , Citoyenne , rentrons un peu dans votre
chambre ; nous aviserons à certains moyens. Adieu ,
Arlequin ; du courage.

SCENE XI.

ARLEQUIN *seul.*

NE rien craindre ! je le voudrais ; mais plus je
l'aime , et moins je dois être tranquille. Ce vilain
Gilles... il est riche , il a le consentement du père ; et
moi je n'ai que l'amour de Colombine... Joli petit por-
trait , tu ne me quitteras jamais... Le jour , ici sur mon
cœur... la nuit , près de moi ; toujours avec moi.

(Il met le portrait sur une table, lui parle à genoux, et le baise).

AIR : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

Où , c'est bien là Colombine ,

Ses traits fins et gracieux.

Tout est là de Colombine ,

Son teint , son souris , ses yeux.

Mais je cherche , Colombine ,

Ton cœur , ton esprit... Hélas !

Ce qu'a de mieux Colombine ,

Est ce qui ne se voit pas.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, GILLES.

GILLES *écoutant à la porte, qui est fermée.*

IL lui parle !... il est seul avec elle ! je m'en étais douté.

ARLEQUIN.

Ma bonne , ma chère petite Colombine , tu m'aimeras toujours malgré Gilles , malgré ton père. Dis-moi encore que tu m'aimeras.

GILLES.

Ils ont beau se moquer de moi ; le moyen de savoir , c'est d'écouter.

ARLEQUIN.

Marine a bien fait de revenir si tard ; je ne me serais pas trouvé seul avec toi... J'aurais été gêné. Je dînerai mal ; mais je serai à côté de Colombine.

Air : *Un jour de cet automne*;

Auprès de toi , ma bonne ,
Du pain sec seulement
Qu'un souris assaisonne ,
Deviens un mets friand.

On rit , on jase , on raisonne ;
Le jour semble un moment.

Le jour à présent ; mais si tu deviens ma femme...

Sommeil près de sa bonne
Doit être bien charmant ;
Et s'il vous abandonne ,
Tous deux , en l'attendant ,

On rit , on jase , on raisonne...
La nuit semble un moment.

GILLES.

Le jour , la nuit ! que veut-il dire ? (*Feu muet*).

ARLEQUIN.

Nous ne serons d'abord que deux... ; mais cela ne durera pas long-tems... Pour commencer... un joli petit garçon ! Oh ! tu voudras peut-être une petite fille ? C'est bien aimable , une petite fille... mais un petit garçon !...

Air : *Voyage , voyage.*

Si c'est un fils , comme son père ,
Ma Colombine , il l'aimera ;
Si c'est une fille , à sa mère
En tout elle ressemblera.

Pour moi , le vrai bonheur sera dans ma famille ;
Ma bonne , tu l'y fixeras.

(*Il s'assied , et joue tout ce qu'il chante.*)

Ici , mon fils , et là , ma fille ,
Contre mon cœur et dans mes bras...

Me

Mes petits amis ,
Comme ils sont jolis !

Mon Arlequinet ,
Mon petit brunet !
Qui me baisera ?

C'est moi , mon papa...

C'est moi , c'est moi , c'est moi , c'est moi...

Et puis les voilà qui m'embrassent , qui m'em-
brassent... C'est bien doux , quoique ce ne soit qu'un
rêve... Mais , Colombine ,

Ce rêve ,

Ce rêve

Se réalisera.

Deuxième Couplet.

Sensible et bon comme son père ,

Mon Arlequinet grandira.

Ma fille instruite par sa mère ,

Sans le vouloir même , plaira.

Tous deux , par leur tendresse ,

Rendront de ma vieillesse

Les jours plus doux et plus charmans.

(Il fait le vieillard que de petits enfans caressent).

Petits enfans viendront sans cesse

Jouer avec mes cheveux blancs.

Mes petits amis ,

Comme ils sont jolis !

Qui le baisera ,

Ce bon grand-papa ?

Qui l'embrassera ?

Qui le baisera ?

C'est moi , c'est moi , c'est moi , c'est moi..

Ah ! laissez-moi , laissez-moi donc... Vous m'allez
faire tomber. Cependant je serais bien fâché qu'ils
finissent... Cela est encore un rêve... Oui ; mais...

Ce rêve,
Ce rêve
Se réalisera.

(Marine sort du cabinet, va doucement à la porte où Gilles écoute, et fait voir qu'elle sait qu'il est là).

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, GILLES, MARINE.

(Dans cette Scène, beaucoup de finesse de la part de Marine, d'inquiétude de la part de Gilles, et d'emportement de celle d'Arlequin).

M A R I N E.

Vous ne vous ennuyez pas, je le vois.

G I L L E S.

Pardi ! je le crois bien.

M A R I N E à la Cantonade.

Restez chez vous, Citoyenne ; vous seriez maintenant de trop ici.

A R L E Q U I N.

Mais , Marine, ils vont rentrer , et tu veux m'ôter le moment de lui dire...

G I L L E S.

Non , il ne lui en a pas assez dit !

M A R I N E.

Ecoutez, Arlequin. Il ne s'agit plus ici d'amour, mais de raison... Vous chérissez Colombine, je le sais. Colombine vous a payé de retour, j'en conviens. Elle ignorait les intentions de son père, elle espérait...

A R L E Q U I N.

Marine, que signifie?...
A A A

M A R I N E.

Quoi ! vous n'entendez pas ?

G I L L E S.

Ah ! mon Dieu !

M A R I N E.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Près d'elle le matin, le soir,

D'amour vous parliez le langage :

L'amour a fait naître l'espoir ;

Et l'on est si faible à son âge !...

A force d'en se voir,

Hélas ! sans l'avoir.

Je n'en dirai pas davantage.

G I L L E S.

A R L E Q U I N.

Que dirait-elle davantage ? Et que dirais-tu davantage ?

M A R I N E.

Gilles sait-il que vous aimez Colombine ? Ne soupçonne-t-il rien ?

A R L E Q U I N.

Que veux-tu qu'il soupçonne ?

M A R I N E.

En ce cas , il faut que son mariage avec Colombine soit conclu dès ce soir.

A R L E Q U I N.

Quoi ! Marine , c'est toi...

M A R I N E.

Sans le dédit en question , on pourrait par de certains aveux ;... mais le bonhomme ne consentira jamais à payer une somme... Et puis l'honneur de sa fille... Allons ; mon ami , le sacrifice est pénible , mais nécessaire. Gilles n'est pas instruit... Il veut épouser , eh bien qu'il épouse.

G I L L E S.

Oh ! la coquine ! la coquine ! Et c'est moi !...

A R L E Q U I N.

Marine , je suis un honnête garçon , Colombine une honnête fille , et ce que vous dites-là...

M A R I N E.

Osez dire que cela n'est pas.

A R L E Q U I N.

Non , cela n'est pas.

M A R I N E.

C'est bon à soutenir devant Gilles , et je compte sur vous pour ça.

AIR : *Quand on y pense , quand on y touche*

Mais moi qui sais c' dont i' s'agit,
Et qu' voi' humeur chagrine...

A R L E Q U I N.

Marine, vous perdez l'esprit.

M A R I N E.

Vous perdez Colombine.

Quoique Gilles soit un benêt,

(bis)

A votre place, il m'écouterait;

Car ce conseil est bon, sans doute;

Et mérite bien qu'on l'écoute.

G I L L E S.

Oui, ce conseil est bon sans doute,

Et c' n'est pas en vain que j' l'écoute.

M A R I N E.

Au reste, un mot suffit... Colombine le veut.

G I L L E S.

Grand merci.

A R L E Q U I N.

Elle le veut, et tout-à-l'heure encore...

M A R I N E.

Extrême faiblesse... car elle vous aime toujours...

T R I O.

*(Marine et Arlequin chantent d'abord leur couplet
séparément; mais Gilles ne chantera qu'en trio.)*

AIR: N° faut pas heurter. AIR: Vous qui dans les
champs.

M A R I N E.

A R L E Q U I N.

Son cœur ne brûle que pour
vous.

Est-ce un songe, une vaine
erreur?

Etsi bientôt Gilles d'vient son
époux,

MARINE.

ARLEQUIN.

Malgré le desir qui le presse,
Il n'aura jamais sa tendresse.

Quel discours! Ah! crains
ma fureur.

A Gilles, (*bis*) sa main, sa
main s' donn'ra. (*bis*).

Tu prends plaisir à m'ou-
trager.

Mais son cœur toujours vous
rest'ra.

Bientôt, bientôt je saurai me
venger.

AIR: *Que le tonnerre et ses éclats.*

GILLES.

L' joli cadeau que l'on me l'ra!

La bonn' femme que j'aurai-là!

Cassandra, gardez votre fille...

J' m' verrais trop tôt d' la famille.

L' nom d' père est bien doux, sur ma foi;

Mais je n' veux le devoir qu'à moi.

MARINE.

Enfin il faut que cela soit; et songez que le bonheur
de Colombine en dépend.

ARLEQUIN.

Mais un mot!...

MARINE.

Non.

ARLEQUIN. (*Il entre avec elle dans le cabinet.*)

Malgré toi, je saurai ce que cela signifie.

SCÈNE XIV.

GILLES, CASSANDRE.

GILLES. (*Il ouvre la porte, et entre dans la chambre de Cassandre*).

CELA s'entend de reste.

CASSANDRE.

Fort bien, M. Gilles... En vérité, cela s'appelle avoir de jolis procédés. Il m'invite à dîner, j'accepte : au milieu du repas, sous prétexte d'une affaire, il me quitte, ne revient pas, et quand la carte arrive, c'est moi qui paye. Vous êtes un mal-avisé de me laisser ainsi ; et cela, pourquoi ? pour venir espionner chez moi ce qui s'y fait.

GILLES.

Pardon, citoyen Cassandre, j'ai des torts... non pas celui d'écouter. Foi de Gilles, j'arrivais à l'instant, et je regardais seulement... si... vous étiez de retour... Quant à l'écot, je vous rembourserai... (*Après un moment d'incertitude*). Depuis que je vous ai quitté... croiriez-vous que j'ai réfléchi ?

CASSANDRE.

En vérité !

GILLES.

J'ai trouvé que je ne devais pas me marier.

CASSANDRE.

Un patriote rester célibataire !

Air : *C'est un enfant.*

Le guerrier donne à sa patrie
Son sang , et le riche son or.
Le bon citoyen se marie ,
Et par l'amour la sert encor :
Car lorsque la guerre
Dépeuple la terre ,
Pour l'état le meilleur présent ,
C'est un enfant.

GILLES.

Arlequin et votre fille pensent comme cela,

CASSANDRE.

C'est qu'ils aiment la République.

GILLES.

Je l'aime aussi... Cependant...

Air : *Consolez-vous avec les autres.*

Me marier ! non , mon ami.
Rester garçon est le plus sage.
Avec vous , j'en conviens ici ,
Je suis peu propre au mariage.

CASSANDRE.

Voilà du nouveau.

GILLES.

Je redoute quelque malheur.

CASSANDRE.

Bon ! quelles craintes sont les vôtres ?

GILLES.

Je sens qu' j'en mourrais de douleur.

CASSANDRE.

Mon ami, pas plus que les autres.

Au reste, avec ma fille, vous n'avez rien de pareil à craindre : je vous réponds de sa sagesse.

GILLES.

Vous m'en répondez?... (*À part.*) Ah! si je pouvais parler! (*Haut.*) N'importe, je préfère le célibat...

CASSANDRE.

Quelle folie!

Deuxième Couplet.

Moines, abbés pouvaient chérir
Du célibat le saint usage;
Mais renonçaient-ils au plaisir,
En renonçant au mariage?
De ces mortels chastes, pieux,
Les desirs valaient bien les nôtres;
Et ce qu'ils n'avaient pas chez eux,
Ils l'allaient prendre chez les autres.

A présent, ce n'est plus la même chose; on peut épouser sans risque, et... Vous ne dites rien... Savez-vous, Gilles, que votre conduite me déplaît?... que, sans ce dédit....

GILLES avec vivacité, tirant le sien de son portefeuille.

Qu'à cela ne tienne, citoyen Cassandre; il n'y a rien de fait. Rendez-moi le mien, je vous remets le vôtre, et je me croirai trop heureux.

CASSANDRE.

Vous êtes un sot, monsieur Gilles.

GILLES.

Je fais ce que je puis pour ne pas l'être, citoyen Cassandre.

CASSANDRE.

Que voulez-vous dire?

SCÈNE XV. ET DERNIÈRE.

CASSANDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN,
GILLES, MARINE.

GILLES.

INTERROGEZ Arlequin, demandez à Marine.

ARLEQUIN.

Ne l'écoutez pas, citoyen Cassandre.

MARINE.

Ne croyez rien de ce qu'il peut vous conter.

CASSANDRE.

(*A Arlequin*). Que veux-tu que j'écoute? (*A Marine*). Que veux-tu que je croye? Le diable emporté si j'y comprends quelque chose... Quant à toi cependant, qui brûlais ce matin d'être mon gendre, et qui ce soir voudrais annuler le dédit, sois content, tu n'épouseras pas Colombine, dût-elle rester fille toute sa vie. (*Il déchire les dédits*).

GILLES.

Qu' ça ne vous inquiète pas, Citoyen. Vous avez-là quelqu'un qui est presque de la famille, et si vous m'en croyez...

CASSANDRE.

Air : Chacun avec moi l'avouera.

Eh quoi ! serait ce par hasard ?...

GILLES.

Arlequin ! Papa, c'est lui-même.

CASSANDRE.

Mais il s'avisait un peu tard.

(A sa fille).

Dis moi donc, est il vrai qu'il l'aime ?

(bis).

COLOMBINE.

Mon père, il me le dit souvent.

CASSANDRE.

Et moi, j'en suis charmé vraiment.

(A Arlequin).

Mieux que lui je t'aime pour gendre ;

Mais songe qu'il me faut

Bientôt...

Un joli petit héritier qui ressemble à son grand-père.

GILLES.

On n'vous fra pas,

(bis).

On n'vous fra pas long-tems attendre.

Car, Citoyen, puisque c'est terminé, j'vous en fais
mon compliment, et je vous apprendrai...

MARINE.

Que lui apprendras-tu, imbécille ? Que je t'ai vu
entrer seul ; que je savais que tu écoutais à la porte ;
qu'afin de te dégoûter de ce mariage, je suis venu faire
un conte à Arlequin, que t'as pris pour bonne et pure
vérité, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai ; que te

voilà puni de ton impertinente curiosité ; et qu'ainsi doit
l'être qui conquevent apprendre plus qu'il ne lui importe
de savoir.

C A S S A N D R E.

Comment ! il était venu ?...

M A R I N E.

Je vous conterai ça...

C A S S A N D R E.

Ma foi , tu n'as que ce que tu mérites.

V A U D E V I L L E.

Air : C'est ce qui me console.

C A S S A N D R E.

Curieux , avare et jaloux ,

Tu croirais faire un bon époux !

Ah ! l'erreur est trop forte.

(bis).

Tout mari doit être prudent ;

Et plus d'un jaloux se repent

D'écouter à sa porte.

(bis).

A R L E Q U I N.

Moi je n'écouterai jamais.

Sûr de ton cœur , oui je croirais

T'outrager de la sorte.

(bis).

C O L O M B I N E.

Femme qui chérit son devoir ,

Ne craint pas que matin et soir

On écoute à sa porte.

(bis).

GILLES.

Gilles est un sot, dira-t-on.

Gilles voudrait bien dire non...

Mais l'école est trop forte.

(bis).

Cette leçon lui servira,

Et, s'il le peut, il cessera

D'écouter à la porte.]

(bis).

MARINE.

Dans ce pays, combien de gens

Font les patriotes brûlans !

Un beau feu les transporte ;

(bis).

Mais on les trouverait bien froids,

Si l'on pouvait aller par fois

Écouter à leur porte.

(bis)

ARLEQUIN au Public.

L'auteur rempli d'un doux espoir,

Observe, sans se laisser voir,

Si la faveur l'emporte.

(bis).

Quand il entend ce bruit charmant,

Oh ! c'est pour lui le bon moment

D'écouter à la porte.

(bis).

*COUPLET chanté par Arlequin, lorsque le
Public a demandé l'AUTEUR.*

AIR de la Croisée.

Vous avez demandé l'Auteur :

Nous voudrions bien le connaître.

Charmé de cet accueil flatteur,

Eût-il refusé de paraître ?

Mais nous le cherchons vainement ;

Soit oublié, soit raison plus forte,

L'Auteur n'a pas même, en sortant,

Dit son nom à la porte.

17
The first of the year, 1800, was a
very dry one, and the crops were
very poor.

On the 1st of January, 1800, the
temperature was 32 degrees below
zero. On the 2nd, it was 30
degrees below zero. On the 3rd,
it was 28 degrees below zero.
On the 4th, it was 26 degrees
below zero. On the 5th, it was
24 degrees below zero. On the
6th, it was 22 degrees below zero.
On the 7th, it was 20 degrees
below zero. On the 8th, it was
18 degrees below zero. On the
9th, it was 16 degrees below zero.
On the 10th, it was 14 degrees
below zero. On the 11th, it was
12 degrees below zero. On the
12th, it was 10 degrees below zero.
On the 13th, it was 8 degrees
below zero. On the 14th, it was
6 degrees below zero. On the
15th, it was 4 degrees below zero.
On the 16th, it was 2 degrees
below zero. On the 17th, it was
0 degrees below zero. On the
18th, it was 2 degrees below zero.
On the 19th, it was 4 degrees
below zero. On the 20th, it was
6 degrees below zero. On the
21st, it was 8 degrees below zero.
On the 22nd, it was 10 degrees
below zero. On the 23rd, it was
12 degrees below zero. On the
24th, it was 14 degrees below zero.
On the 25th, it was 16 degrees
below zero. On the 26th, it was
18 degrees below zero. On the
27th, it was 20 degrees below zero.
On the 28th, it was 22 degrees
below zero. On the 29th, it was
24 degrees below zero. On the
30th, it was 26 degrees below zero.
On the 31st, it was 28 degrees
below zero.

The second of the year, 1800, was a
very wet one, and the crops were
very good.

